L'enquête sur l'incendie du « Georges-Philippar »

On croit de plus en plus à l'hypothèse d'un attentat criminel

Les renseignements obtenus jusqu'à présent touchant l'incendie du « Georges-Philippar » orientent l'opinion des enquêteurs vers l'hypothèse de la malveillance. Parmi le personnel chinois et indochinois du bord se trouvaient des éléments spécialisés dans le matériel électrique et parmi lesquels on pourrait trouver les auteurs d'un sabotage ayant pu provoquer un court-circuit généralisé dû à un survoltage du courant fourni par les génératrices.

D'autre part, revenant sur les informations démenties depuis, qui avait signalé que l'on craignait qu'une bombe ne fut déposée à bord du navire, on assure que ces informations étaient seulement en partie erronées, car le télégramme envoyé par la Sûreté générale mentionnerait qu'il s'agit d'une machine infernale destinée à provoquer un incendie.

Ce télégramme, transmis par la Sûreté générale à la Préfecture de Marseille, était ainsi conçu :

« Informateur sérieux signale à bord « Georges-Philippar » machine infernale destinée à provoquer incendie. Soviets auraient perpétré attentat pour provoquer embouteillage canal Suez et empêcher envol munitions et armes aux Japonais pour combattre Chinois. Individu doit monter passage Port-Saïd pour mettre en marche machine infernale ».

C'est pour cette raison que nul ne fut admis à monter à bord à Port-Saïd et que le courrier postal ne fut pas embarqué. Le sinistre survenu s'étant produit, à la date près, dans les conditions mêmes relatées par la dénonciation parvenue à la Sûreté générale, il est évident que les enquêteurs vont examiner avec attention l'activité de ces éléments chinois et indochinois faisant partie du personnel à bord et dont quelques unités auraient pu trouver un intérêt quelconque à commettre un attentat.

On sait déjà que sur les six Annamites embarqués à Marseille, trois furent débarqués à Saïgon, pour des raisons encore inconnues, et remplacés par d'autres boys sur lesquels on ne possède aucun renseignement.

Il tenait à s'assurer que ce n'était pas de l'autosuggestion

Dès qu'il cesse sa « petite dose », sa fatigue le reprend

« J'ai constaté une amélioration très nette de mon état général depuis que j'emploie les Sels Kruschen. Le matin, je me lève avec beaucoup plus de facilité et dans la journée je ne me sens plus du tout fatigué. J'ai un rendement de travail beaucoup plus élevé. Pour bien me rendre compte si ce n'était pas de l'autosuggestion, j'ai cessé le traitement pendant quelques jours. Ma fatigue étant revenue, je me suis empressé de le reprendre.

M. P. G..., Nimes (Gard). »

Kruschen est la combinaison scientifique des différents sels naturels que nous devons toujours avoir en nous pour rester bien portants. Normalement nous devons extraire ces sels de notre nourriture, mais beaucoup d'organismes paresseux ne le font plus. Kruschen est fait pour y suppléer.

Ces sels combinés stimulent toutes les fonctions du corps et favorisent l'élimination des impuretés. Débarrassé de ces déchets — de véritables poisons, — le sang circule, pur et vigoureux, à travers tout l'organisme et charge chaque fibre d'une force nouvelle. Vous vous réveillez parfaitement reposé, vous vous levez avec plaisir et vous êtes tout le jour dans les meilleures dispositions. L'habitude de la « petite dose » de Kruschen ne revient qu'à 3 sous par jour. Qui ne voudrait acheter la joie de vivre à ce prix ? Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon.

APRÈS AVOIR LARDÉ SA FEMME DE COUPS DE COUTEAU, UN MARI SE TRANCHA LA GORGE

Hier matin, vers 6 h 30, dans un immeuble situé 27, boulevard de Strasbourg, à Aulnay-sous-Bois, à la suite d'une discussion survenue entre les époux Miget, le mari a frappé sa femme d'une vingtaine de coups de couteau. Celle-ci a été transportée dans un état grave à l'hôpital d'Argenteuil.

Le meurtrier s'étant enfermé chez lui, on a dû avoir recours à un serrurier pour ouvrir la porte et on a découvert son corps. Il s'était tranché la gorge à l'aide d'un couteau. De ce fait l'action de la justice se trouve éteinte.

Avec le chômage, soyez économique, consommez du Yoghourt crème Lactella.

LA FOUDRE TUA DOUZE PERSONNES EN POLOGNE ET EN BLESSA DE NOMBREUSES AUTRES

De violents orages ont éclaté dans la région de Vilna, faisant de nombreuses victimes. Dans les seuls environs de Vilna, sept personnes ont été tuées par la foudre. A la station frontière de Lichaczew, la foudre est tombée sur un blockhauss russe : le commandant a été tué et onze soldats grièvement blessés.

A Michniewicze, la foudre est tombée sur une scierie dans laquelle se tenait une réunion communiste. Quatre assistants ont été tués et de nombreux autres blessés.

QUI VEUT LA FAIM...

VEUT UN DUBONNET

PARCE QU'ELLE LE DÉLAISSAIT UN CUBAIN ASSOMMA SON AMIE A COUPS DE FER A REPASSER

Son amie refusant de vivre avec lui, un Cubain, Miguel Ramos y Rodriguez, 34 ans, demeurant 71, rue du Cherche-Midi à Paris, l'a frappée à coups de fer à repasser.

Cette scène de sauvagerie s'est passée dans la chambre qu'occupe à l'hôtel, 33, rue Dauphine, Mlle Geneviève Barbier, 22 ans, coiffeuse.

Entendant frapper à sa porte et se doutant bien que c'était Ramos, la jeune fille se garda d'ouvrir. Furieux, le Cubain défonça la porte à coups de pied et, pénétrant dans la pièce, reprocha à son amie de l'avoir abandonné ; puis, comme celle-ci voulait l'empêcher de prendre l'argent qu'elle avait dans son sac, le Cubain se précipita sur elle et, saisissant un fer à repasser, lui en asséna de grands coups sur la tête.

La malheureuse, qui perdait son sang, ne dut son salut qu'à l'arrivée des agents appelés en hâte par des voisins que ses cris avaient alertés.

Maîtrisé à grand'peine par les agents Desforges et Godefroy, du 6e arrondissement, qui durent le menacer de leur revolver, le forcené fut amené au commissariat de l'Odéon, pendant qu'on conduisait sa victime à la Charité.

L'agresseur, qui se dit traducteur et correspondant à Paris d'un journal de la Havane, a été envoyé au dépôt.

Les blessures de Mlle Barbier ne mettent pas ses jours en danger.

LE TABLEAU DE CONCOURS POUR LA LÉGION D'HONNEUR AU TITRE DES RÉSERVES PARAITRA AUJOURD'HUI OU DEMAIN

Contrairement aux prévisions annoncées, M. François Piétri, ministre de la défense nationale, vient de signer le tableau de concours pour la Légion d'honneur, au titre des réserves de l'armée de terre.

Le tableau qui, par conséquent, est définitivement arrêté et qui comprend toutes les armes et tous les services, paraîtra aujourd'hui ou demain au « Journal Officiel ».

Par le Riz d'Indochine :

manger moins et se nourrir mieux

LES COMMUNISTES AMÉRICAINS DÉSIGNENT UN NÈGRE COMME CANDIDAT AUX ÉLECTIONS PRÉSIDENTIELLES

Douze cents communistes américains se sont rendus au Colisée pour acclamer la candidature de William Foster, un de leurs chefs, à la présidence des Etats-Unis, et celle de James Ford, un nègre, à la vice-présidence.

Les communistes présents étaient délégués dans divers Etats. Dix mille personnes assistaient à cette réunion.

Les chances de Foster sont infimes mais ses partisans lui ont promis au moins un million de voix.

UN ATTENTAT TERRORISTE A BELGRADE

Hier, à 2 h. 30 du matin, une bombe a fait explosion dans le quartier de la nouvelle Skoupchtina. Les dégâts sont seulement d'ordre matériel et il n'y a pas eu d'accident de personne. D'autre part, une autre bombe qui n'avait pas explosé a été trouvée à la gare du chemin de fer.

UN MAHARADJAH A ÉTÉ VICTIME DE VOLEURS A WIESBADEN

La police allemande a averti la police belge qu'un important vol a été commis au préjudice du maharadjah de Barada, à Wiesbaden. Les voleurs ont défoncé une valise appartenant au maharadjah et y ont pris des carnets de chèques et divers objets de valeur.

NOS CONTES

AMITIÉ

— C'est oui, Pierre.

— Quel bonheur ! Nous nous marierons, vous verrez comme nous allons être heureux. Je travaillerai tant désormais... Plus tard, nous achèterons la maison de vos rêves, vous savez... perdue au milieu des arbres, un parfait traité de jardinage ! Nous sèmerons des radis, de la ciboulette et puis, quoi encore ?

Rose souriait de cet enthousiasme juvénil mais soudain son front s'assombrit.

— Qu'y a-t-il, petite Rose ?

— Je crains que notre bonheur ne coûte des larmes à quelqu'un qui nous est cher.

— Jean !

Rose baissa la tête. Pierre s'empara de ses mains, une résolution douce brillait dans ses yeux.

***

Rose était la sœur adoptive de Jean. Orpheline à huit ans à peine, sa gentillesse avait séduit Madame River, restée seule avec un fils de dix ans. Les deux enfants ne s'étaient plus quittés.

Cinq ans plus tard, Rose, qui avait le goût des chiffons, était entrée comme petite main chez « Nini Sœurs » la grande maison de couture de l'avenue de l'Opéra, tandis que Jean se faisait engager comme apprenti graveur chez Joubert, Editions d'Art. C'est là qu'il avait connu Pierre Allen, d'un an son aîné, breton aux yeux clairs qu'attirait la capitale. Ils s'étaient aussitôt liés avec toute la confiance du jeune âge. Artistes, absolus et chimériques tous deux, ils s'accordaient à merveille.

Un jour de morte-saison Rose, que Mme River avait chargée du goûter oublié par son fils, s'était rendue chez Joubert où Jean, très fier, la présentait comme sa sœur. « Elle est aussi blonde que les filles de chez nous » avait dit Pierre, admiratif, enviant tout à coup son camarade. Jean, ayant pitié de l'isolement d'Allen, l'amenait le soir même chez sa mère et il avait été convenu que deux fois la semaine, le jeudi et le dimanche, un couvert de plus figurerait sur la nappe familiale. La glace était rompue, les trois enfants allaient devenir inséparables.

Le temps fuyait. Libérés du service militaire, les deux jeunes gens avaient repris leur place à l'atelier et la triple amitié s'intensifiait encore. Mais Rose était devenue bien jolie et Pierre et Jean s'étaient mis à l'aimer en secret car ils pressentaient obscurément qu'il fallait taire leurs sentiments afin de ne pas faire souffrir celui qui resterait. Rose était charmante, enjouée, aimable avec chacun, pourtant son cœur avait déjà parlé en faveur de Pierre Allen dont la muette admiration lui était douce. Qu'elle fut gaie ou triste selon que Pierre devait ou ne pouvait aller les voir, Jean, isolé dans son rêve, ne le remarquait pas, non plus que le ruban noué dans les cheveux de soie blonde où les fleurs fraîches cueillies qui enjolivaient la maison les jeudis tant attendus. Et, tout en caressant le projet d'épouser la jeune fille, il ne cessait de louanger Allen devant celle qui buvait ses paroles.

***

Lorsque Pierre eut parlé, Jean devint très pâle, une souffrance bizarre déchira son cœur tandis qu'il regardait alternativement ses deux amis. Pierre avait l'air contraint, des larmes embuaient les beaux yeux de Rose.

Le mariage eut lieu. Les Allen s'installèrent dans un quartier lointain. Sans afficher leur mésentente, Jean, désertant l'atelier de leur adolescence, entra au service d'une maison concurrente. N'eut-il été la perte de leur ami, Pierre et Rose, modestes et courageux, se fussent déclarés parfaitement heureux.

Bientôt une petite fille venait égayer leur jeune intérieur.

— Oh, Pierre, s'il consentait... Notre Jeannette chérirait son parrain !

Pierre hocha la tête en rédigeant un faire-part au nom de Jean. Ce dernier répondit quelques lignes polies mais ce fut en vain que la petite maman attendit sa visite.

***

Un accident faillit endeuiller la maison de Rose. Alors que son mari se hâtait vers son travail, une poutrelle en fer, projetée par l'éboulement d'un immeuble délabré, l'atteignait au front le blessant grièvement. Hémorragie s'ensuivit. La mort plana cruelle sur le jeune ouvrier. Eplorée, Rose eut recours à celui qu'elle n'avait pas cessé de chérir fraternellement. Il vint au premier appel.

— O mon ami, Pierre est bien mal... ma petite Jeannette n'aura plus de père !

Dans la chambre un docteur scrutait l'agonisant. Affalée sur une chaise, son enfant dans les bras, Rose sanglotait.

Ne disant mot, Jean écoutait le bruit des sanglots de Rose, le râle affreux qui s'échappait de la gorge de Pierre, le vagissement frêle de l'enfant... Il se pencha sur le visage exsangue de son ami et, d'une voix incertaine :

— Docteur, je suis jeune, vigoureux et sain. Pour le sauver je n'ai qu'une chose à vous offrir, prenez mon sang, ajouta-t-il à voix basse, Pierre en a tant perdu...

Le docteur haussa les épaules mais les traits virils du jeune homme décelaient une intense prière.

— Essayons ! dit-il.

***

Deux mois plus tard, complètement rétabli, Allen berçait sa fille. Dans la salle à manger, Rose s'affairait.

— Pourquoi trois couverts, ma chérie, aurions-nous un invité ?

Rose sourit, les embrassant tous deux. Un coup discret fut frappé à la porte, Rose l'ouvrit :

— Jean !

— Ma petite Rose!

Il paraissait timide, elle lui prit la main, le fit entrer. Les deux hommes se regardèrent. Chacun esquissa un pas l'un vers l'autre. Déjà Rose apportait Jeannette qu'elle déposa sur les bras de Jean.

— Elle vous ressemble, Rose, mais elle te ressemble aussi Pierre !

Et les deux amis étreignirent leur amitié refleurie.

Gilberte SOURY

Réveil Agricole

Après les semis de Betteraves sucrières

Les emblavures de racines sucrières sont maintenant partout terminées ; la levée est normale dans la plupart des terroirs, il faut dire cependant que la réussite est moins complète pour les premiers semis. A quelles causes attribuer ces irrégularités ?

A l'encontre de ce qui se passe pour le blé, plus tôt on sème la betterave au printemps, plus on doit employer de semences, c'est-à-dire des quantités de 25 et même 30 kilogr. à l'hectare. Les causes de pertes de semences sont plus grandes — mauvaise température, humidité excessive du sol, lenteur de la germination — ce qui place la jeune plante dans de mauvaises conditions de développement.

De même, la profondeur du semis exerce une influence marquée sur la rapidité et la régularité de la levée, par conséquent sur la végétation de la racine. Il est très important de ne pas trop enterrer la semence, quelle que soit la sécheresse du printemps. Même les grosses graines de betteraves ne renfermant que de toutes petites amandes ; si la terre est minutieusement préparée, bien émiettée en surface, il suffit de recouvrir ces semences de 1 centimètre et demi à 2 centimètres de terre au plus, de façon à réaliser ce que conseille le vieux dicton : « La semence de betterave doit voir partir son semeur et entendre sonner l'angélus ».

Comme il faut que la graine soit en contact intime avec le sol, M. le Professeur Schribaux, recommande de munir les semoirs à betteraves de petits rouleaux placés en arrière des socs distributeurs et qui ont pour objet de comprimer la terre sur les graines. De cette façon on facilite la levée des jeunes plantes.

Aussitôt que les betteraves lèvent et que l'on peut distinguer les lignes, on commence le binage; cette opération est répétée jusqu'au moment où le développement des racines et des feuilles est tel qu'il n'est plus possible sans dommage pour les plantes, de faire passer les instruments attelés ou les ouvriers bineurs.

LA BETTERAVE DOIT ETRE FORTEMENT SARCLÉE

Quoique chaque planteur connaisse cette vérité, il n'est pas inutile d'y revenir, car la fumure la plus riche, ne compense jamais les erreurs commises au moment des façons données au sol.

Il n'est pas suffisant, en effet, de bien préparer le sol par des labours, il faut encore apporter tous ses soins dans l'exécution des sarclages.

On rencontre en plein été de nombreux champs de betteraves, durcis par les pluies, dont la surface s'est encroûtée. Ces champs restent tels, sous prétexte qu'ils ont reçu les trois binages habituellement prescrits.

Que se passe-t-il dans un champ encroûté ? Les parties profondes qui, seules intéressent les racines sont emprisonnées dans un sol non ameubli, moins aéré, les phénomènes de transformation des aliments sont entravés, ce qui se traduit par un manque de matières nutritives assimilables. On porte ainsi préjudice à la vie bactérienne du sol. Les bactéries préparent la fertilité du sol en activant la fermentation du fumier et la formation de matières utiles à la vie des plantes. Ce n'est qu'un sol ameubli constamment par la binette, qui aura cette influence heureuse sur l'activité des bactéries.

Par le sarclage on enlève les mauvaises herbes qui gênent la végétation de la betterave, en la privant de l'air, de la lumière, de la chaleur et des éléments qui lui sont nécessaires.

Ajoutons que l'efficacité des engrais est aussi tout autre, en terrain tenu constamment meuble, qu'en terrain non travaillé. L'expérience montre que la fumure n'a qu'une influence très minime en terrain non remué, un effet meilleur en terrain ameubli en surface, et l'effet le plus considérable en terrain travaillé profondément.

Les essais poursuivis par le célèbre agronome Brieux, en sont une démonstration éclatante :

Dans un champ de bonne fertilité semé en betteraves et divisé en parcelles on ne mit pas d'engrais, afin d'étudier l'action du sarclage et celle des mauvaises herbes.

Une première parcelle reçut 4 binages les 10 et 27 Mai, les 5 et 29 Juin. La seconde ne fut binée qu'une fois le 5 Juin au moment du démariage. La troisième fut également binée une fois et fut ensuite semée avec du ray gras entre les lignes de betteraves; ce ray gras représentait les mauvaises herbes.

Le rendement constaté le 21 Octobre fut : dans la parcelle binée 4 fois de 49.200 kilos de racines; dans la parcelle avec un seul binage, de 45.000 kilos; et dans la troisième de 40.000 kilos. On peut en conclure que l'insuccès de la betterave peu binée, est accentué lorsque les mauvaises herbes pullulent.

Si maintenant on recherche la quantité de sucre récoltée à l'hectare, elle fut dans la première parcelle binée 4 fois de 9.985 kilos, dans la seconde de 9.405 kilos et 8.200 kilos dans la dernière.

Le résumé de cette expérience est démonstratif : Un binage bien fait, soigné et répété, se traduit par une augmentation rémunératrice de rendement à l'hectare en betterave et en sucre. Avec la betterave sélectionnée actuelle, le cultivateur y est particulièrement intéressé.

On peut en conclure que la betterave doit être fortement sarclée.

LABOR.

BASSE COUR

L'Aviculture et la crise économique

M. Vezin, directeur des services agricoles du Nord a recherché les quantités approximatives de certains produits, importés chaque année dans notre département.

Ces quantités correspondant par conséquent, à l'insuffisance de notre production.

Concernant la basse-cour, nous relevons ces chiffres déconcertants : 60 millions d'œufs et trois millions de têtes de volailles.

Ceci semble paradoxal, quand on pense que le Nord est le premier département agricole de France.

Lorsqu'on prend connaissance des chiffres de nos importations, en produits de l'aviculture ; on se rend compte de tout l'intérêt que présenterait une augmentation considérable de la production avicale Française.

La France est l'un des pays les mieux placés géographiquement pour l'exportation; son climat est, d'autre part, des plus favorables à l'élevage de la volaille et la plupart des races autochtones deviendraient bientôt les premiera du monde si elles étaient sélectionnées avec ténacité, dans un sens vraiment pratique.

Notre ami Paul Waroquiez, directeur de « l'Aviculteur Français » écrivait dernièrement

« En admettant qu'une poule ponde seulement 150 œufs par an et que 500 mille français de plus entretiennent une petite basse-cour de dix pondeuses; c'est 750 millions d'œufs à 0 fr. 60, soit 450 millions de francs qui seraient disponible pour l'achat dans le commerce de toutes sortes de productions industrielles. Il en est de même pour le poulet, le pigeon et le lapin ».

L'Aviculture peut donc dans une certaine mesure avoir une influence heureuse dans la crise économique que nous subisons.

En Belgique et dans bien d'autres pays, la production en œufs et en volaille est devenue une véritable industrie.

Chez nous, il est grand temps de réagir.

Nos sociétés avicoles doivent diriger leurs efforts dans un sens pratique : Encourager la création de nombreuses basses-cours familiales, inciter les cultivateurs à donner au poulailler la même importance et les mêmes soins qu'ils donnent à l'écurie et à la vacherie; diffuser les meilleurs procédés de production intensive : sélection, alimentation, etc... par les conférences, la presse, la T. S. F. et le cinéma.

Nous devons, non seulement augmenter l'importance numérique de notre cheptel volailles, mais aussi élever son degré de productivité

Dans cet ordre d'idées, les concours de ponte peuvent rendre de précieux services; il en faudrait vingt, répartis dans les différentes régions, encouragés et aidés par les pouvoirs publics, les associations avicoles et tous ceux qui s'intéressent à la basse-cour.

Hélas ! le concours de Wagnonville est le seul existant en France cette année et les organisateurs se demandent avec anxiété si les subventions toujours accordées au compte-goutte, leur permettront de poursuivre cette œuvre sociale pourtant de première nécessité.

Paul DUBUS.

CONTRE tes les maladies infectieuses, employer le CURAZOL de R. MARTIN, à Feignies. (Vr plus loin aux annonces). 0451

Informations Avicoles

La basse-cour Américaine. — En 1929 il existait au Canada, trente cinq millions de poules pondeuses ayant produit trois milliards 337 millions d'œufs, d'une valeur de trois milliards de francs environ.

La même année, la production globale de l'aviculture aux Etats-Unis était estimée environ quarante et un milliards de francs.

L'Aviculture en Belgique. — Il existe en Belgique 520 sociétés d'aviculture affiliées à 9 fédérations provinciales.

Celles-ci sont groupées à leur tour en une Fédération Nationale.

Sous les auspices de la Fédération Nationale, un office commercial et d'exploitation du petit bétail a été créé.

Son but est de faciliter les transactions commerciales en servant d'intermédiaire entre les éleveurs belges et les acheteurs étrangers. Ce bureau composé de personnes compétentes, peut fournir des sujets irréprochables au point de vue race et qualité.

Concours National de ponte. — Le Comité de la Société Centrale d'Aviculture de France a décidé de réinstaller pour le mois d'Octobre prochain, à l'Ecole Nationale d'Agriculture de Grignon, le concours National de ponte qui se faisait précédemment à Versailles.

P. D.

La Pêche à Boulogne s/mer

Boulogne-sur-Mer, le 30 Mai 1932.

A Boulogne, aujourd'hui, pêche abondante en **merlans**. *Ménagères, profitez-en demain. Mangez du* **merlan**. 0955

L'ENSILAGE des pommes de terre

Ceux qui cultivent des pommes de terre ont souvent un excédent qu'ils ne savent comment utiliser soit parce que le cheptel de leur exploitation est trop faible, soit parce qu'elles sont légèrement endommagées ou atteintes de maladie. Dans ce cas, les tubercules restent encore utilisables dans la nourriture du bétail. Mais ils s'abîment rapidement si on ne les fait pas consommer aussitôt.

L'ensilage est une méthode simple et économique de conservation des pommes de terre; c'est ainsi qu'à « l'Agricultural Institute » de Kirton (Angleterre), des pommes de terre récoltées en 1929 et ensilées en 1930 furent données au bétail pendant l'hiver 1930-1931 et pendant les mois de Juin et Juillet 1931.

Trois méthodes d'ensilage sont préconisées :

1° **En mélangeant les tubercules à un fourrage vert dans un silo meule.** Cet ensilage que l'on ne peut pratiquer qu'à partir de fin mai, époque des fourrages verts, est avantageux pour les bovins, non pour les porcs.

Pour le réussir, on dispose en couches alternantes les fourrages autant que possible hachés et les tubercules dégermés, puis on recouvre le tout d'une couche de terre. Lorsqu'on ouvre le silo, on trouve un fourrage ensilé à odeur agréable bien accepté par le bétail.

2° **En cuisant les tubercules et en les piquant dans un silo-fosse.** Cet ensilage convient pour les porcs. La fosse doit avoir 1 m. 50 — 2 m. de largeur sur 60 à 70 centimètres de profondeur. Les tubercules sont cuits dans une chaudière en cuivre, on les verse dans la fosse, en veillant à ce qu'ils soient bien bien serrés. On recouvre de paille puis d'une couche de 30 centimètres de terre. Ce silage peut se conserver plusieurs mois.

3° **Les tubercules crus sont coupés en tranches, sont placés avec du maïs fermenté dans un silo-fosse.**

Les tubercules sont passés au coupe-racines; d'autre part, on sature d'eau de la farine de maïs. 2 jours avant l'ensilage, et on la mélange dans la proportion de 3 % avec les pommes de terre coupées. On met en silo-fosse et on recouvre de paille comme précédemment.

Ce dernier silage convient à la fois aux bovins et aux porcs.

Si vous ne voulez pas payer la viande plus cher, ne portez que des semelles de cuir.

Echos et Informations

CONSTITUTION D'UN COMITE NATIONAL AGRICOLE DE LA PROTECTION DOUANIERE

Conformément à l'article 18 de ses statuts la Confédération Nationale des Associations Agricoles a pris l'initiative de créer une section de son Comité exécutif Agricole du Commerce extérieur, comité d'étude et d'action ayant de fréquentes réunions, toujours prêt à intervenir pour faire respecter les droits de l'Agriculture.

L'INDUSTRIE DE L'AZOTE DANS NOTRE RÉGION

Dans l'ouvrage qu'il vient de publier sur « l'industrie chimique en France » M. Paul Baud note que sur le bassin houiller le plus riche de France, on rencontre : 1° Dix usines d'ammoniac synthétique usant : 3 du procédé Claude (Béthune, Liévin, Waziers) ; cinq du procédé Casale (Hénin-Liétard, Drocourt, Lens, Anzin, Maries) et deux de la méthode de la « Nitrog-Engineering Corporation » (Courrières, La Madeleine).

2° Trois fabriques d'alcool méthylique (Béthune, Lens, Courrières); une d'alcool éthylique et d'éther (Lens).

3° Trois usines d'acide nitrique par oxydation de l'ammoniac (La Madeleine, Billy-Berclau, Chauny).

LE DÉVELOPPEMENT DE NOS USINES DE PROTECTION D'AZOTE

A l'heure actuelle, la capacité de production de nos usines d'Azote est de 177.000 tonnes; si l'on ajoute la quantité de 41.000 tonnes fabriquées à Toulouse, on arrive à 218.000 tonnes, chiffre supérieur à la consommation et laissant même une forte marge à l'augmentation de cette consommation.

En Allemagne, sur une superficie inférieure, on a utilisé en 1931 413.000 tonnes d'Azote, alors que la fabrication a atteint 560.000 tonnes et que la capacité de production des usines est de 1.296.000 tonnes, soit six fois plus qu'en France.

LES PRÊTS AUX COMMUNES POUR HATER L'INSTALLATION DE L'ÉLECTRICITÉ

Dans son dernier rapport au Président de la République, sur les prêts consentis par la Caisse Nationale de Crédit Agricole pendant l'année 1930, le Ministre de l'Agriculture indique que 144 prêts, pour un total de 128 millions, ont été accordés à des syndicats de communes, à des communes et à des syndicats d'intérêt collectif agricole d'électricité. Ces prêts ont facilité l'exécution de plus de 295 millions de travaux pour l'électrification de 974 communes rurales avec une population desservie de 468.000 habitants.

CRÉATION D'UN CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉLEVAGE

Sur la proposition du Ministre de l'Agriculture, un décret publié au J. O. du 25 Avril a institué un Conseil Supérieur de l'Elevage. Ce Conseil composé de 60 membres sera chargé de donner son avis sur les questions ayant trait à la production animale qui lui seront soumises par le Ministre de l'Agriculture.

POUR SOIGNER VOTRE JARDIN

UN CONSEIL PAR JOUR

1er Juin. — Le début de juin est le bon moment pour mettre les pommes et les poires en sacs. Il faut vous presser de terminer cette opération avant l'apparition de la Carpocapse qui, pondent sur les fruits, les rend véreux, c'est-à-dire avant le 10 juin. Si vous voulez jouir de la parure d'été des parterres, terminez au plus vite toutes les plantations avant le 15 juin.

2 Juin. — Lors du traitement de l'Oïdium de la Vigne avec l'Héliono jaune, il ne faut pas sulfater en même temps. Hélioner et sulfater sont deux opérations bien différentes.

Ne demandez pas à vos arbres plus qu'ils ne peuvent vous donner. Supprimez les fruits en excès pour augmenter le volume de ceux qui resteront et pour favoriser les boutons à fruit pour l'an prochain.

3 Juin. — N'oubliez pas de traiter vos rosiers aux engrais solubles spéciaux et de combattre les pucerons par l'insecticide et l'Oïdium, le Septoria et les rouilles par l'Hélione jaune. C'est le seul moyen d'avoir de belles roses.

4 Juin. — Semez les plantes vivaces et bisannuelles : Lin, Benoite, Rose-Trémière, Campanule, Giroflée var., Gaillarde, Pyrèthres, Delphiniums, Digitales.

Si vos choux, navets, pois, salsifis, scorsonères sont malades, si vos céleris repiqués ont le Septoria ou le Cercospora, qu'attendez-vous pour utiliser l'Hélione orangée en pulvérisations ?

5 Juin. — Bassinez le soir tous les arbres fruitiers pour débarrasser leurs feuilles des poussières qui bouchent les stomates, vous en activerez ainsi leur fonctionnement.

Si l'Hylurge ou Scolyte des Conifères (Hylurgus pipinerda), cet insecte qui semble né pour le désespoir des arboriculteurs, attaque vos arbres, n'hésitez pas à abattre ceux qui sont languissants et éloignez-les au plus tôt de vos plantations. N'oubliez pas, l'hiver, de pulvériser à l'Elgétol.

6 Juin. — Nettoyez vos arbustes et vos arbrisseaux ; enlevez avec soin les inflorescences passées sur les Lilas, Spirées, Deutzia, Philadelphus, Boule-de-Neige. Ces suppressions, tout en régularisant la végétation, vous assureront une plus heureuse floraison l'an prochain.

***

Ces conseils sont extraits de l'ouvrage « Comment on soigne son Jardin », illustré 550 pages, franco, 7.50.

S'adresser à « Jardinage », 60 bis, avenue de Paris, Versailles, qui répondra gracieusement à toutes demandes.

***

La Biogine de Truffaut est le pain des végétaux. Exigez de votre fournisseur habituel la Biogine, seul engrais réellement complet pour le jardin. En vente par sacs de 3 à 100 kilos, chez tous les marchands-grainiers et droguistes de la région du Nord et aux Etablissements Georges Truffaut à Versailles.

MERCREDI, SERA DÉTERMINÉ LE NOUVEAU COEFFICIENT DU COUT DE LA VIE, POUR LE NORD

Mercredi, 1er juin la Commission du coût de la vie, se réunira, à 15 heures, à la Préfecture du Nord et établira le coefficient au 1er mai pour 1932.

Hier, les travaux préparatoires de cette réunion plénière ont été accomplis par des sous-commissions, présidées par M. Boujard, secrétaire général du Nord. Le matin, celle du coût de la vie examina le prix des objets divers et l'après-midi, à 15 h., celle de l'Alimentation se réunit à son tour.

ASSOCIATION DES RAPPORTEURS PRÈS LES TRIBUNAUX POUR ENFANTS ET ADOLESCENTS DE LA RÉGION DU NORD

La prochaine assemblée générale aura lieu au Palais de Justice, le jeudi 2 juin, à 17 h.

Conférence par M. Georges Cordonnier, avocat au barreau de Saint-Omer, sur l'œuvre des Mathurins.

Elle ne pouvait dormir la nuit

« J'ai subi il y a trois ans, une terrible épreuve : j'ai perdu mon mari après une maladie de dix jours. J'étais dans un tel état de nervosité que je ne pouvais dormir la nuit. C'est alors que j'essayai la Phosférine. Dès le premier flacon, je retrouvai le sommeil, mes nerfs se calmèrent. Je me sentis plus résistante ». Mme R. G.

Ttes Phies - Le fl. (imp. comp.) 9.75 - Triple fl. 19.10

Phosférine fera pour vous ce qu'elle fait pour des milliers de malheureux sans sommeil : essayez-la dès aujourd'hui.

CAISSE INTERCOMMUNALE DES RETRAITES DU NORD

Le 30 mai, à 15 h., a eu lieu, dans une des salles de la Préfecture, le dépouillement du scrutin pour le renouvellement des membres élus du Conseil d'administration de la Caisse intercommunale des retraites, sous la présidence de M. Louis Boujard, secrétaire général de la Préfecture, assisté de M. Conem, conseiller général, de M. Vautrin, conseiller municipal de Lille et de M. Delannoy, chef de division à la Préfecture, chef du Service administratif de la Caisse. Ont été proclamés élus :

a) Représentants des maires et présidents des Etablissements publics : MM. **Briatte**, maire de **Maroilles** ; **Dupriez**, maire de **Lourches** ; **Meurillon**, maire de **Comines** ; **Pasquier**, maire de **Vieux-Condé**.

b) Représentant des employés des établissements publics : M. **Cordonnier**, secrétaire du Bureau de Bienfaisance de **Roubaix**.

c) Représentants des secrétaires et employés de mairie : MM. **Lemette**, secrétaire de mairie à **Sin-le-Noble** ; **Clowez**, secrétaire de mairie à **Wignehies** ; **Dercle**, employé de mairie, à **Coudekerque-Branche** ; **Lottiaux**, secrétaire de mairie à **Trith-Saint-Léger** ; **Locquet**, secrétaire de mairie à **Escaudain** ; Carette, chef de bureau au service des **Eaux de Roubaix-Tourcoing**.

FEUILLETON DU 31 MAI 1932. — N. 115

LE MYSTÈRE — DE LA — MAISON ROUGE

GRAND ROMAN D'AMOUR D'INTRIGUES ET D'AVENTURES

par Etienne MICHEL

TROISIEME PARTIE

LE FILS D'HARRY GOLDIE

— De mal en pis ! Monte un peu... Moi, je ne peux pas la quitter... J'ai peur qu'elle me passe entre les doigts.

Claudius jeta son pardessus et son chapeau sur une chaise, au hasard, et obéit sans mot dire.

Sur la pointe des pieds, il gravit l'escalier de bois, qui craquait à chaque marche, et entra dans la chambre de sa nièce.

Un regard sur le lit de Germaine gonfla d'émotion sa poitrine et lui fit pousser un soupir encore plus déchirant.

Plus blanche que les draps dans lesquels elle était étendue, Mimi, les yeux clos, les traits tirés, presque méconnaissable, était si immobile qu'elle avait l'air d'une morte.

De ses lèvres exsangues, un souffle si léger s'exhalait qu'on aurait dit, à chaque seconde, que c'était le dernier. A intervalles réguliers, comme un leit-motiv monotone et désespéré, deux syllabes, de plus en plus indistinctes, toujours les mêmes, se mêlaient à ce souffle d'agonie :

— Michel... Michel... Michel... Michel !

Dans le silence de cette chambre de malade, cet appel était vraiment hallucinant.

Sophie s'était penchée sur le visage livide de sa nièce et passait doucement sur son front un tampon d'ouate imbibé d'eau de Cologne.

Elle se tourna ensuite vers son mari et lui demanda à voix basse :

— Viendra-t-il ?

Claudius leva les yeux au ciel, haussa les épaules, fit signe que non, et baissa tristement la tête.

Sa femme esquissa un geste désespéré.

— Tu l'as vu ? questionna-t-elle.

— Non ! chuchota Berthéat. Ah ! ma pauvre Sophie !... J'en ai fait un calvaire, depuis ce matin !... J'ai d'abord guetté Michel à l'entrée de son étude, à 8 h. 30... J'ai vu entrer tous les autres clercs... Et puis, voyant qu'il ne venait pas, je me suis décidé à demander à la concierge si elle savait à quelle heure il arriverait. Elle m'a répondu que M. Verlaine ne faisait plus partie de l'Etude... chose... là... Méridat, et qu'il devait être chez son père, à Rochetaillée, car il était sur le point de partir au Maroc.

— Au Maroc ! Seigneur Jésus ! balbutia la tante Sophie.

— Michel... Michel... Michel... gémit d'une voix à peine distincte la pauvre Germaine.

Malgré elle, Mme Berthéat frissonna

— Ecoute-la, Glaudius ! soupira-t-elle, en jetant sur le lit un regard apitoyé. Ça m'arrache le cœur de l'entendre !

— Elle ne se rend pas compte de ce qu'elle dit, va ! prétexta Berthéat pour apaiser le tourment de sa femme.

— Alors, qu'as-tu fait, après ? demanda tante « Phie ». Tu vois, on a dû le renvoyer de l'étude à cause de sa mauvaise conduite, pour sûr !

— Je suis monté à Rochetaillée, ma pauvre petite ! J'y suis allé à pied... Tu te rends compte !... Il me semblait à chaque tournant de la route que les tours de son vieux château s'éloignaient ! J'ai cru que je n'y arriverais jamais !... Enfin, j'ai demandé où était la maison de M. Verlaine, et je suis allé frapper à la porte... Une voix rogue m'a crié : « Entrez ! »... Je suis entré... Michel n'y était pas... Il n'y avait que son père, le vieux qui est venu ici... Ah ! ma pauvre Sophie !... J'étais tellement ému que j'avais l'impression qu'on m'étranglait ! Je lui ai demandé bien poliment : « Où est votre fils, Monsieur ?... Il faut que je lui parle... Rappelez-vous... Je suis Berthéat... Claudius Berthéat, l'oncle de Germaine... Ma nièce se meurt... Elle veut voir Michel... Elle l'appelle sans arrêt... Je vous supplie de me dire où je pourrai le trouver. »

— Et alors ? demanda Sophie en tremblant.

— Et alors, tu parles d'une réception, ma pauvre « greusse » ! Cet homme, cette espèce de vieux sauvage, qui s'était levé quand j'étais entré et qui me regardait avec des yeux de fou, s'est précipité sur moi, m'a pris par les épaules et m'a poussé vers la porte en criant : « Allez-vous-en !... Partez !... Ne venez pas troubler le repos de mon fils !... Que m'importe que votre nièce se meure ?... Michel a bien failli mourir et je ne suis pas allé vous chercher... Ne franchissez plus jamais le seuil de ma maison... D'ailleurs, mon fils est parti... bien loin... pour longtemps ! »

« Je me rappelle ses paroles, comme si elles étaient écrites devant moi... Je me suis retrouvé sur la route je ne sais pas comment... La porte a claqué derrière moi... J'ai compris qu'il ne fallait pas insister... Et je suis parti... honteux... triste... désespéré... Il a fallu que j'arrive à mon âge pour être fichu à la porte de chez quelqu'un... Je t'assure que ce n'est pas drôle.

— Michel... Michel... Michel... appela Mimi.

— Oh ! ça me fait mal de l'entendre, Gaudius !

Sophie retourna près du lit de sa nièce et la regarda tristement en hochant la tête.

— Quand doit revenir le docteur ? lui demanda son mari.

— Je l'attends d'une minute à l'autre.

— Et Didier ?

— Oh ! celui-là, si je comptais sur lui pour m'aider !... Il a l'air complètement ahuri... Il est parti à Saint-Chamond, mais il m'a dit qu'il reviendrait... Il en fait, une tête, de toujours entendre la petite appeler : Michel !

— Il vaudrait peut-être mieux qu'il ne revienne pas ! murmura gravement Berthéat.

— Pourquoi dis-tu ça ? interrogea Sophie.

— Parce que je le pense... Parce que, depuis que je suis parti ce matin, j'ai eu le temps de réfléchir en cours de route... J'ai idée que s'il revient ici, Mimi ne guérira jamais. Tu as vu hier, quand il a voulu l'embrasser, — et Dieu sait si elle est faible, la pauvre petite ! — elle a tourné la tête de l'autre côté... J'ai peur, Sophie, vois-tu... J'ai peur que nous nous soyons trompés et que ce Rudolph... que ce Didier Meyrieux ne soit pas ce que nous croyons... Je ne serais pas éloigné de croire que c'est lui qui a attiré le malheur sur la maison... En tous cas, c'est lui qui est cause si Mimi est dans cet état... Elle ne l'a jamais aimé.... Elle l'a pris par dépit... et puis, parce que nous avons insisté pour qu'elle l'épouse. L'histoire de cet héritage, vois-tu, ça me paraît louche, à présent. Nous avons été bien coupables de ne pas prendre sur Didier des renseignements sérieux. Ma parole ! Il nous a tous tourné la boule

— Que veux-tu dire, Glaudius ? Tu me fais peur.

Berthéat attira sa femme près de la fenêtre.

— Je veux dire, Sophie, que depuis hier, j'ai appris sur lui des choses qui ne m'ont pas fait plaisir... Tandis que tu étais dans cette chambre, il y a trois personnes qui sont venues, dans l'après-midi — car on le croyait parti en voyage de noces — pour me réclamer de l'argent qu'il leur avait emprunté... Pendant ce temps, lui, était parti... voir sa mère... ou ailleurs... sans s'inquiéter si nous avions besoin de lui... Ça m'a fait mauvaise impression... Surtout que ces gens n'étaient pas contents... et qu'ils ne se sont pas gênés pour m'en dégoiser sur son compte... Sais-tu ce qu'ils m'ont dit ?

— Non !... Quoi ?... Parle doucement, à cause de la petite.

— Il est l'amant de Mme Goldie, la veuve du mort...

— Ouiai ! Qu'est-ce que tu me dis, Glaudius !...

— Ah ! si c'était vrai ! gronda Berthéat en secouant les poings devant le visage terrifié de sa moitié, malgré ses vingt-trois ans et tous les millions qu'il prétend bientôt toucher, je lui casserais la gueule !

— Qu'il prétend ?... Pourquoi dis-tu qu'il prétend ? interrogea Sophie, soupçonneuse.

— Parce que ces personnes se sont renseignées à l'étude Méridat et qu'on leur a dit que Meyrieux n'était pas plus héritier qu'un autre, et que les preuves qu'il avait apportées étaient fausses.

Sophie joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Seigneur Jésus ! Que me dis-tu là ?... Nous allions donc donner notre nièce à un va-nu-pieds, à un faussaire ?... Nous allions faire du propre !

— Qu'il revienne ! menaça, hors de lui, Berthéat, et on verra s'il n'y a pas promesse de mariage entre mon pied et son derrière !

Sophie fit des gestes énergiques pour lui imposer silence. Un appel plus distinct de Germaine montrait qu'elle s'était éveillée. La brave femme accourut à son chevet.

La pauvre malade, en effet, avait ouvert les yeux, de tristes yeux ternes, sans éclat, sans expression, et elle regardait sa tante penchée sur elle.

— Michel... demanda-t-elle d'une voix faible, je veux voir Michel.

— Calme-toi, ma chérie ! supplia Sophie. Il viendra... un peu plus tard... Maintenant, tu es trop faible. Le docteur ne le permet pas... Il a interdit toute visite... Allons ! essaye de dormir.

Impuissante à obtenir ce qu'elle demandait avec tant d'insistance, Germaine pencha un peu la tête sur son épaule droite et ferma de nouveau les yeux d'où deux grosses larmes s'échappèrent.

Sur la route, le ronflement d'un moteur se fit entendre, et une auto s'arrêta devant la Maison Rouge.

— Ah ! voilà le toubib ! soupira Claudius en descendant vivement à sa rencontre.

(à suivre).